



**JAROSLAV
MELNIK**

MACHA
OU LE IV^e REICH

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

3896. Le IV^e Reich étend son pouvoir sur le monde entier. La société est divisée en deux catégories : les humains et les stors, êtres d'apparence humaine mais qui au fil des siècles se sont mués en bêtes de somme, privés de langage, corvéables à merci, et transformés en viande de boucherie quand ils ne satisfont plus aux besoins de leurs maîtres ou quand ils sont trop vieux.

Dima est journaliste à *La Voix du Reich*. Parfaitement intégré dans cette société pacifiée, il est même spécialisé, comme tous ses ancêtres, dans la découpe des stors voués à l'abattoir, ce camp de la mort pour animaux, jusqu'au jour où il ressent un trouble étrange à l'égard de l'une d'entre eux, la jeune et belle Macha. Lorsqu'il commence à soupçonner que les stors ne sont peut-être pas si éloignés de la race humaine qu'il le pensait, il prend le maquis pour tenter d'échapper aux post-nazis et de sauver Macha.

Roman du réveil d'une conscience trop longtemps endormie, *Macha ou le IV^e Reich* est un thriller d'anticipation glaçant en forme de réflexion sur la condition animale et, partant, sur notre humanité même.

Enfant du Goulag, Jaroslav Melnik est né en 1959 en Ukraine. Il est l'auteur de nombreux romans et nouvelles mêlant science-fiction et conte philosophique, dont Espace lointain qui a reçu le prix BBC du livre de l'année en 2013 et le prix Libr'à Nous 2018 dans la catégorie "Imaginaire".

Roman traduit du russe par Michèle Kahn

Illustration de couverture : © DepositPhotos, 2020

ACTES SUD

MACHA OU LE IV^e REICH

“Exofictions”

DU MÊME AUTEUR

LES PARIAS D'ÉDEN, Robert Laffont, 1997.

ESPACE LOINTAIN, Agullo Éditions, 2017 ; Le Livre de poche n° 25187.

Titre original :

Мама, або постфашизм

Éditeur original :

Éditions Starovo Leva, Lviv

© Jaroslav Melnik, 2013

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2020

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-13494-5

JAROSLAV MELNIK

Macha ou le IV^e Reich

roman traduit du russe
par Michèle Kahn

ACTES SUD

Démontre que tu n'es pas un animal.

Dans un meilleur ordre de société, le travail pénible et la peine de la vie seront attribués à celui qui en souffrira le moins, partant au plus stupide.

FRIEDRICH NIETZSCHE,
Humain, trop humain

Nous, Allemands, qui sommes les seuls au monde à avoir une attitude correcte envers les animaux, nous aurons également une attitude correcte envers ces animaux humains.

HEINRICH HIMMLER,
Discours de Poznan, 1943

Que chacun se soumette aux autorités en charge. Car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont constituées par Dieu. Si bien que celui qui résiste à l'autorité se rebelle contre l'ordre établi par Dieu.

SAINT PAUL,
Épître aux Romains

Pour ce qui en est du sacrifice et de l'esprit du sacrifice, les victimes pensent autrement que les spectateurs ; mais de tout temps on ne les a pas laissées parler.

FRIEDRICH NIETZSCHE,
Le Gai Savoir

PREMIÈRE PARTIE

Je veux vous raconter l'histoire de ma vie pour l'édification des générations qui vont me succéder dans les millénaires à venir. Vous vivez dans une société qui a une très bonne opinion d'elle-même. Mais le temps passe et le sol qui vous porte commence à vaciller.

Je veux vous raconter cette histoire et je commencerai par le jour où je me suis rendu dans ce lieu. J'étais alors un individu parmi beaucoup d'autres, comme vous tous.

*XXXIX^e siècle, Zone Trois,
Secteur Quatre de l'État d'Eurasie du Reich*

L'abattoir se trouvait à deux pas du marché. Je présentai ma carte de correspondant du journal *La Voix du Reich* et entrai sans difficulté. Les animaux étaient entassés dans un immense enclos. Les fermiers des villages voisins les amenaient là, touchaient leur dû et rentraient aussitôt chez eux. Les animaux, eux, attendaient leur tour d'être transformés en viande et en saucissons.

L'enclos était divisé en quatre parties. Dans l'une de celles-ci s'entassaient des milliers de jeunes mâles et dans une autre à peu près autant de jeunes femelles, dont la viande était particulièrement appréciée sur le marché.

La viande tendre des petits était encore plus estimée et considérée comme un mets délicat. Ils étaient rassemblés dans la troisième section. La quatrième était réservée aux animaux âgés des deux sexes. Ils étaient destinés à produire de la chair à saucisse de second choix.

Je traversai l'enclos et me dirigeai vers l'abattoir. Là, les animaux étaient électrocutés. Des dizaines d'hommes costauds, revêtus de tabliers de cuir, les bras recouverts de gants de cuir montant jusqu'au coude, travaillaient là. L'animal, attaché à l'échalas, était acheminé vers l'abattoir par une rampe. L'employé fixait un stylet électrique à son oreille et appuyait sur un bouton. On entendait un cri et l'animal tombait mort sur la rampe. Une minute plus tard, il était acheminé dans l'atelier de découpe et les différentes parties du corps étaient triées. Les meilleurs morceaux étaient aussitôt envoyés vers l'atelier de conditionnement et emballés pour être livrés aux magasins. Les bas morceaux étaient en général transformés en chair à saucisse et en saucissons dans les ateliers adéquats. Les os et les crânes étaient jetés dans un coin où ils formaient déjà une énorme montagne. Trois fois par jour, ils étaient chargés dans un camion et acheminés vers une usine de farine animale.

Je m'étais déjà rendu à plusieurs reprises à l'abattoir et j'étais agréablement surpris chaque fois de l'atmosphère professionnelle et du silence qui y régnaient. Pas de sentiments, pas de pensées, une concentration totale sur les opérations. Chacun connaissait son travail et ne pensait qu'à le faire au mieux. C'étaient des hommes simples et ils restaient simples : aurait-il fallu que ce soient des philosophes ? Ils exécutaient le travail pour lequel ils étaient payés et ne pensaient à rien d'autre.

Disons qu'ils ne pensaient pas au fait que les animaux qu'ils abattaient et découpaient ne se distinguaient en

rien d'eux extérieurement. Parce qu'il suffisait de qualifier ces animaux d'"êtres humains" (à cause de leur aspect extérieur) pour que le monde entier s'écroule. Dans ce cas, la civilisation apparaîtrait comme quelque chose de monstrueux, d'inhumain, de bestial. Et tous nos congénères pourraient être qualifiés de... "cannibales". Voilà à quoi menaient les tours de passe-passe du langage !

Un animal d'apparence humaine, ce n'est pas encore un homme. La définition d'un homme se construit moins que tout sur une base corporelle. Un homme est avant tout un citoyen du Reich, un être raisonnable et éduqué, possédant un bien, exerçant une profession, ayant une famille. Un homme, c'est celui qui possède un statut d'homme. Dans les temps préhistoriques prévalaient d'autres concepts selon lesquels "l'homme" se définissait non pas par ses qualités internes mais uniquement par ses caractéristiques corporelles. Quelle naïveté ! Considérer des êtres qui n'ont jamais rien vu d'autre que leur étable, incapables d'aligner deux mots, comme "des hommes" !

Je pris à la comptabilité les statistiques de la production de l'abattoir et c'était tout ce dont j'avais besoin pour rédiger une note dans le numéro à venir du journal. À côté, au marché, j'achetai un cuissot fumé de jeune femelle et un kilo de rognons. Des gens faisaient griller des brochettes, d'autres vendaient des oreilles et des pattes, d'autres des têtes de jeunes mâles. On entendait partout les appels des vendeurs. C'était un marché ordinaire.

Je commandai un petit pâté chaud "Surprise" et un verre de bouillon. Le pâté contenait un petit cœur. Délicieux. Un homme, à côté de moi, grignotait un bas de patte bouilli. Tout réside dans le langage. Si l'on appelle une patte "jambe" (en raison de la ressemblance avec

un membre humain), c'est le monde qui s'écroule. Cela voudrait dire qu'un homme mange un autre homme. C'est stupide. Il y a des services spéciaux qui veillent à la bonne utilisation des mots, qui protègent les concepts véritables de notre civilisation. "Donnez-moi deux kilos de mains de femme, s'il vous plaît", c'est affreux. Seul un être humain ayant des mains peut être qualifié de femme. Les stors n'ont pas des mains, mais des pattes. Les gens disent : "Donnez-moi deux kilos de pattes de stors."

Le soleil apparut enfin à la fenêtre. Une femme d'âge moyen se tenait devant le kiosque où j'avais acheté de la viande et se mettait du rouge à lèvres. Il y a mille ans, les femmes faisaient la même chose... Je n'avais plus faim, le cœur que contenait le pâté était vraiment bon. Les gens devaient-ils prêter attention à la ressemblance extérieure ? Même si celle-ci était criante. Pourquoi alors, dans les temps préhistoriques, personne ne faisait-il attention à la ressemblance existant entre les organes internes (disons, des porcs) et ceux des hommes ? Au XXI^e siècle, les gens mangeaient du porc sans remords. Et personne ne trouvait amoral de manger un cœur ressemblant trait pour trait au sien. Parce que c'était le cœur d'un animal !

L'homme en face, ayant fini de grignoter la viande, suçà les os de la patte et les jeta dans une poubelle. Je finis mon bouillon, rotai discrètement et me hâtai de partir.

Ayant remis le texte sur l'abattoir à mon chef de rubrique, je rentrai chez moi. Elza, ma femme, m'attendait pour le déjeuner. Notre petite maison se trouvait à une demi-heure de route du centre-ville.

Le printemps était à son zénith et çà et là, sur les bas-côtés de la route, les paysans labouraient la terre avec des attelages de stors. Cela me rappela une photo archaïque sur laquelle des hommes et des femmes nus labouraient la terre à coups de fouet. Mais c'étaient là des êtres humains, des égaux d'un "maître" : des esclaves, des prisonniers, des détenus des camps de concentration. C'était une époque inhumaine. Mais ici, ce n'étaient que des animaux. Des stors.

Elza avait l'air inquiet, et avant de me mettre à table, je me préparai intérieurement. Je n'aimais pas l'habitude qu'elle avait de faire de n'importe quelle brouille un événement.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demandai-je en goûtant la soupe.

— Albert veut faire des études de théâtre.

— Si ça lui plaît.

— Mais ce n'est pas drôle, Dima. Il sera comédien, tu imagines ?

— Tu n'aimes pas les comédiens ? Tu vas pourtant souvent au théâtre.

— Mais Albert ! Albert comédien !

— Et alors, dis-je en mordant dans mon pain. Il faut bien faire quelque chose.

— Je vois que cela t'est égal. Il n'y a que moi que ça inquiète.

— Quoi ?

— Qu'il passe sa vie à se tortiller sur la scène et à être payé des clopinettes.

— Peut-être qu'il a du talent ?

— Tu parles !

Elza avait fini de s'affairer devant la cuisinière et s'était mise à table.

— C'est un vrai benêt. Schwarzkopf a décidé d'entrer à l'école de théâtre, alors lui aussi. Il s'est mis en tête de devenir comédien. C'est affreux. Je ne comprends pas comment tu peux être aussi tranquille. C'est le destin de ton fils qui se décide.

— Eh bien, je ne sais pas...

Je ne savais pas quoi dire.

— Je vois bien son avenir. Tu penses qu'il a du talent ? Même s'il avait quelques capacités, cela ne voudrait rien dire. Mais il n'en a aucune. Il m'a lu aujourd'hui du Shakespeare, le monologue d'Hamlet.

— Et alors ?

— C'était monstrueux. Il grimaçait, c'était pitoyable. Il pense qu'il est déjà un grand comédien. Il passera toute sa vie à jouer des petits rôles et après il se mettra à boire par dépit.

— Pourquoi se mettrait-il à boire ? dis-je sans comprendre.

— Parce qu'il sentira que sa vie est fichue à cause d'une bêtise. Et il ne nous le pardonnera pas, à nous. Tu comprends ça ?

Franchement, je ne comprenais pas bien. Bien entendu, j'étais son père et je devais m'en mêler. Mais *cela me faisait*

peur de me mêler d'un destin. La personnalité d'Albert n'était pas achevée, on pouvait facilement l'orienter dans un autre sens. C'est-à-dire qu'il fallait en prendre la responsabilité. La responsabilité de son destin, choisir à sa place.

— Je pense, dit Elza, que la biologie lui irait mieux. Il a toujours voulu être biologiste. Il aime tellement les animaux, les plantes. Tu te souviens de son herbier ? Et le théâtre, c'est de la sottise. Cette sottise lui passera et c'est tout.

Je n'osais rien dire.

— Tu es un homme ou pas ?

Elza s'énervait rapidement.

— Fiche-lui donc la paix. Qu'il choisisse lui-même.

Je repoussai mon assiette et me levai.

— Ce n'est qu'un enfant, que peut-il décider ?

— C'est toi qui en fais un enfant. Qu'il essaie.

Je sortis dans la cour. Au bout, derrière une haie, des stors se promenaient. Un mâle costaud coupait du bois pour l'hiver, deux femelles s'apostrophaient dans un langage inarticulé. Des petits rampaient dans un coin où on avait déversé du sable. Ils étaient tous nus, comme il sied à des animaux. Les vêtements sont l'attribut des êtres humains. Personne ne met un habit à un cochon ou à une vache. À la différence des humains, les stors, comme tous les animaux, étaient résistants, cependant, lorsqu'il faisait très froid, nous leur mettions nos vieux vêtements. En outre, l'industrie fabriquait pour eux des combinaisons chaudes, ce qui était préférable de tous les points de vue. Ces vêtements ne coûtaient pas cher et ils ne ressemblaient pas trop aux vêtements des hommes. Parce que c'était tout de même peu plaisant de voir un stor déambuler habillé de tes vêtements : on avait l'illusion désagréable que c'était un homme.

J'observais les femelles depuis le perron de la maison. Après avoir tiré quelque chose au clair entre elles, elles se dispersèrent. La plus jeune, qui était mince, avec une jolie poitrine opulente, s'accroupit près de la clôture et urina copieusement. Ils n'avaient aucun sens de la pudeur. Elle s'appelait Macha, nous l'avions achetée l'automne précédent à un parent d'Elza. Elle avait accouché récemment et à présent nous lui avions retiré son petit pour pouvoir la traire. Nous avons trois petits stors et nous n'avions que faire d'un quatrième. Je l'avais amené à l'abattoir et avec l'argent reçu, j'avais acheté un scooter à Albert. Et il était encore resté quelque chose pour acheter des jus de fruits africains à Elza (elle devait en boire pour soigner ses reins). Macha avait été très triste, comme l'aurait été n'importe quelle mère, elle s'était montrée sauvage pendant quelque temps, mais elle semblait avoir rapidement oublié.

— Macha, viens ici !

Je décidai de me trouver une occupation pour me calmer, éviter la conversation avec Elza. La trayeuse était à côté, sous un auvent.

Les stors, qui avaient entendu ma voix et m'avaient vu approcher, s'inquiétèrent et se regroupèrent. Un mâle qu'on appelait Bancal (il s'était cassé une jambe dans son enfance) se précipita pour couper du bois et me fixa d'un air effrayé.

— Tiens !

Je pris une miche de pain sur la table, en détachai un morceau et le lui jetai. Il l'attrapa adroitement et se le fourra immédiatement dans la bouche. Je lui donnai le reste. Bancal travaillait dur et il fallait le nourrir.

— Allons, Macha !

Je lui montrai les gobelets de la trayeuse.

— Viens ici !

Macha s'approcha d'une démarche mal assurée, balançant ses mamelles pleines.

— C'est l'heure de la traite, allons-y.

Je glissai un chiffon mouillé dans la haie et lui lavai la poitrine. J'introduisis ensuite les manchons en caoutchouc, les appliquai aux mamelles de Macha et mis la pompe en route. Le lait se mit à couler en jets saccadés dans la partie en verre du tuyau. Toute notre famille en buvait, parce qu'il était considéré comme particulièrement riche en vitamines et en protéines.

Macha se tenait debout, un peu courbée, les mains appuyées sur la haie, et écoutait l'appareil qui pompait le liquide de son corps. Ses yeux regardaient par terre. Je ne résistai pas à la tentation de la gratter derrière l'oreille. Macha sourit et me regarda. Il me sembla même voir du sens dans son regard. Sottise. La faculté de penser des stors dépasse à peine celle des singes. Ils ne comprennent que les ordres, et encore, pas tous. Les stors dressés peuvent comprendre quelques phrases simples, mais pas plus d'une dizaine.

— Allez, vas-y !

Je retirai les manchons de caoutchouc de sa poitrine et lui caressai la tête.

— Tiens ! lui dis-je en sortant un petit chocolat de ma poche.

Elle poussa un cri de joie, attrapa le chocolat et courut dans un coin en enlevant l'enveloppe en chemin. Elle aurait été jolie, vue de dos, n'avaient été les excréments séchés collés à ses fesses. Les stors n'avaient pas la moindre notion de propreté.

Je détachai le bocal de lait de l'appareil. Il était encore tiède, presque chaud, tout juste sorti du corps. La mousse que j'aimais tant s'était formée sur le dessus. Je

renversai la tête et en bus immédiatement la moitié. Un petit filet coula sur mon menton, mon cou et ma poitrine. Je me mis à rire sans savoir pourquoi.

AUX SOURCES DE NOTRE CIVILISATION

LES ÊTRES HUMAINS ET LES STORS

John Chevtchouk, docteur en philosophie,
conseiller en chef du Conseil de contrôle du Reich,
Obersturmbannführer

En raison du développement de la conscience morale de nos concitoyens, qui constitue le but de notre État humaniste, les jeunes se mettent à poser des questions que ne posaient ni leurs grands-parents ni leurs arrière-grands-parents : Quelles sont les sources de notre civilisation, quel comportement avoir envers les hommes qui ont accouché de celle-ci ?

On ne peut pas dire que Hitler, avec sa philosophie nazie, n'ait eu aucune influence sur la naissance de notre civilisation. À la suite de Nietzsche, il a mis en doute de nombreux concepts qui semblaient éternels. Et avant tout le concept même d'"être humain". C'est en cela que réside la part du bien et du mal dans les actes des nazis. Le mal en Hitler a consisté à exhorter à commettre des assassinats, à donner un permis de tuer des gens – des créatures comme lui. Comme d'ailleurs son contemporain Staline, il se basait sur le postulat nietzschéen (et chrétien !) du caractère inachevé, indéterminé de l'être humain. L'un voulait faire (et a fait) de l'être humain une chose, l'autre autre chose. Qu'est-ce que l'être humain, personne ne le sait ni ne peut le savoir.

Dans ce sens, les deux tyrans sont unis par un lien en profondeur à l'idée de liberté. Comme d'ailleurs tout "mal" est lié à cette idée.

Notre civilisation a été l'un des fruits de cette liberté. Nous rejetons le bolchevisme, le fascisme et le nazisme comme des phénomènes cruels, inhumains. Chez nous, les hommes ne s'entretuent plus depuis des siècles. Mais l'idée nietzschéenne même des nazis, selon laquelle une similitude extérieure, corporelle, n'influe que facultativement sur la définition de l'être humain, s'est avérée fructueuse. Bien plus, on peut dire que les nazis ont été dans une certaine mesure des pionniers du futur devenus les victimes de la période transitoire. Leur activité s'est déroulée dans une période où tous les êtres anthropomorphes étaient des hommes. C'est pour cette raison qu'ils étaient entrés en conflit avec la morale humaine et étaient apparus comme des nullités. Il est difficile de l'imaginer, mais il n'y avait pas sur la planète d'animaux anthropomorphes ! Les hommes jetés dans les camps de concentration demeuraient des hommes par leur raison et leurs qualités psychiques. Quels que fussent les efforts des nazis pour se persuader et persuader les autres qu'ils étaient des sous-hommes, une "race inférieure", quelque chose qui ressemblait à des animaux, ce n'était qu'un mensonge. Ne serait-ce qu'en raison de la présence de grands esprits dans les camps de concentration, comme en témoignent les archives. On y écrivait des poèmes, on y éprouvait les sentiments humains les plus élevés. Le cœur se serre de douleur et d'indignation lorsqu'on prend connaissance de la réalité de ces années-là.

Ainsi, ce n'est pas le caractère inhumain du nazisme qui constitue la source de notre civilisation, mais seulement l'idée de la non-concordance du concept "être humain" avec une certaine morphologie. La découverte que tout corps "humain" du point de vue anatomique n'appartient pas à un homme (celui-ci étant le seul strictement concerné par toute notre morale humaniste) se rencontre déjà de façon embryonnaire chez Nietzsche. Celui-ci a mis fin à la vision chrétienne unificatrice qui considérait tout être possédant un corps "humain" comme un homme. Il a été le premier

à admettre que parmi ces êtres, il peut y en avoir qui sont dignes d'être considérés comme tels (les surhommes) aussi bien qu'une espèce n'ayant pas atteint le niveau des hommes.

Il faut dire que pour cette époque (rappelons encore une fois qu'il n'existait pas alors de stors !) c'était une idée folle. Une idée comportant une menace pour tout individu que l'on pouvait considérer non pas comme un homme, mais simplement comme un être disposant d'un corps humain. Et comment démontrer alors qu'on est un homme ?

Ce qui est impensable pour nous aujourd'hui était possible dans le lointain xx^e siècle. Et l'on comprend alors pourquoi on en avait fini si vite avec le nazisme. La tentative de démontrer en pratique que des êtres ayant un corps humain pouvaient être des hommes ou des non-hommes, c'est-à-dire des animaux ordinaires, a abouti à un fiasco. Parce que ce n'était qu'une idée, mais qui n'avait pas à l'époque de fondement dans la réalité. En tordant la réalité pour la faire coïncider avec une idée, les nazis avaient tenté de transformer des hommes véritables en animaux. Une folle tentative d'anticiper le temps ! Des hommes nus, sales, agglutinés en un seul endroit ne cessaient pas d'être des hommes. Car à cette époque, tous les humanoïdes étaient des hommes.

Mais détachons-nous de cette époque et transportons-nous dans une période plus proche de nous. Aussi douloureux soit-il pour nous de le reconnaître, nous ne pouvons pas nier que les stors d'aujourd'hui soient le résultat de la transformation nazie du monde. Cent ans après leur première apparition dans l'arène historique, les nazis sont parvenus, comme nous le savons, à prendre leur revanche. En 2098, lorsque c'est arrivé, la civilisation était déjà bien différente de celle du milieu du xx^e siècle. La notion d'"homme" était déjà si ébranlée, si diluée, que nous pouvons déjà parler à bon droit de l'apparition des premiers stors. L'accouplement en public était déjà admis (à la mode) sans même parler de la nudité, la famille avait pratiquement disparu, la mort avait cessé d'être un mystère et c'était devenu une distraction de regarder, d'abord sur un écran, puis dans des salles spécialisées, les dernières convulsions des mourants. Alors c'étaient

les nazis qui avaient utilisé ce qui s'appelle "la désagrégation finale des mœurs". Cette fois, ils s'étaient pratiquement avérés les plus intelligents, parce qu'ils avaient su fixer un but clair et raisonnable à une société rendue tout à fait folle par l'absurdité de l'existence. Les nazis étaient devenus les infirmiers d'une humanité complètement dégradée et tombée dans l'animalité. Qui pouvait sauver l'homme ? Restaurer la race humaine ? Des millions d'hommes furent à nouveau jetés dans des camps de concentration.

À présent, répondons à ce qui est peut-être la question la plus terrible. N'y avait-il pas cette fois encore des hommes dans ces camps de concentration ? N'y avait-il pas là des poètes, des penseurs ? Certes, il y en avait. Et même ces êtres qui, moralement dégradés, avaient perdu toute forme humaine, étaient encore des êtres humains. Les stors, c'est tout à fait autre chose.

À suivre.

Bien que Macha ait encore du lait, il était temps de la mener au stor reproducteur. Nous avions l'intention d'abattre Bancal l'année prochaine et nous avons besoin d'une nouvelle progéniture. Je souhaitais vendre les trois petits dont nous disposions et acheter avec l'argent que je tirerais de la vente un jeune stor pour le labeur.

Macha était encore jeune, robuste, elle n'avait connu qu'une seule grossesse et elle pouvait tout à fait mettre bas deux ans de suite. Je menais les femelles au village voisin, chez Piotr Kostioukov, pour les faire féconder. Il disposait spécialement pour cela d'un mâle sélectionné qui pouvait fournir une progéniture saine et robuste. J'avais fait stériliser Bancal dans sa jeunesse pour qu'il n'abîme pas les femelles.

Avant la visite chez Kostioukov, je lavai Macha pour la débarrasser de la crasse et des excréments. Macha riait joyeusement pendant que je versais sur elle un seau d'eau chaude et frottais avec une éponge son dos et ses fesses.

— Voilà, maintenant tu es toute belle, dis-je en attachant ses cheveux sur sa nuque.

Le mâle de Kostioukov était de race et il n'aurait jamais accepté de couvrir une femelle crasseuse et laide. Je fourrai dans ma poche un flacon de "Fleur de vie n° 16". C'était un parfum spécialement prévu pour cette circonstance.

Il fallait arroser la femelle de ce parfum avant l'accouplement pour que le reproducteur manifeste un désir continu.

Je tenais Macha par la patte. Elle était tranquille et docile et n'avait pas besoin de collier. Comme tous les stors, elle marchait sur deux jambes comme un être humain. Nous partîmes de bon matin, après avoir calculé Elza et moi les jours de fécondité de Macha. Comme les femmes, les femelles stors avaient leurs règles avec un intervalle de vingt-cinq à trente jours. Chez Macha, c'était entre vingt-huit et vingt-neuf jours. Si l'on se basait sur les recommandations du "Guide de fécondation des femelles stors", le meilleur moment pour la fécondation se situait entre le douzième et le seizième jour du cycle. Par conséquent, pour Macha, le treizième jour était juste ce qui convenait.

— Prends-lui quelque chose à boire ! cria Elza depuis le seuil.

— J'ai pris de la limonade.

— Bon. Reviens vite.

Macha était belle dans les rayons du soleil levant. Sa démarche, son allure, sa jeunesse, tout en elle attirait. J'avais parfois des idées folles : je commençais à éprouver pour elle des sentiments humains. Et même je me prenais à penser que je me sentais plus proche d'elle que d'Elza qui, ces derniers temps, était devenue si criarde et si nerveuse. Je ne pouvais pas supporter sa perpétuelle excitation. Et puis elle avait en outre pris l'habitude de me commander : va ici, fais cela. Elle était différente il y a vingt ans. Un peu en dehors du monde réel, angélique, exaltée. Elle récitait des vers... Et à présent, elle ne prend plus jamais un livre en main. Elle a l'esprit

pratique, elle se considère comme une maîtresse de maison, une matrone, et ça lui plaît. Il me semble parfois que je la déteste.

Nous marchions depuis déjà une demi-heure, en traversant les champs qui s'étendaient sur les collines. Tout autour de nous, à perte de vue, de l'orge prête à la récolte, des bottes de paille. Des équipes de stors travaillaient au loin, leurs corps entièrement nus brillant au soleil. Macha avançait, songeuse, se souriant en permanence à elle-même. Comme si elle n'appartenait pas à quelqu'un. N'est-ce pas un paradoxe ? Je l'avais achetée deux ans auparavant comme un objet, enfermée dans une étable et dans un enclos, je l'avais même fouettée une fois, lorsqu'elle était devenue folle (lors de la fête de l'an dernier), et à présent je la mène à l'accouplement et elle marche et sourit de bonheur. Parce qu'elle n'a aucun intellect, qu'elle n'a pas conscience de sa situation. Elle n'est pas tourmentée par un sentiment d'humiliation, elle n'a aucun sens de son destin, que l'on peut considérer comme meurtri, brisé. Les nazis avaient donc raison ? Nous, les êtres humains, nous nous sentons bien parce que nous sommes libérés du dur labeur, que nous pouvons nous appartenir, développer la culture, et les stors se sentent bien aussi. Le plus dur avait été le processus même de la création d'une "race inférieure", la production d'un humanoïde privé de toute conscience humaine. C'est en cela qu'avait résidé le caractère amoral, parce qu'on l'avait créé à partir d'hommes plus ou moins accomplis. Mais d'un autre côté, à partir de qui pouvait-on créer cette race ? Pas à partir de singes. En revanche, pas un seul être humain sur Terre recevant en jouissance des stors déjà prêts ne pouvait se reprocher d'être inhumain.